

Antoine Caubet nous offre Claudel en partage

Artiste associé du Théâtre de l'Aquarium, Antoine Caubet revient après son « Roi Lear 4/87 » pour nous présenter « Partage de midi », de Claudel. Innovante, magnifique, mais aussi très exigeante, cette création est assurément mémorable.

C'est en 1905 que Claudel écrit ce drame éblouissant où trois hommes et une femme se retrouvent prisonniers de leurs propres désirs et de ses spirales, alors que tout les entraîne irrévocablement vers la mort. Mais, par la symbolique de sa construction et la sophistication de sa langue, Claudel hausse cette histoire d'amour au rang du mythe universel. Chef-d'œuvre joué par les plus grands, c'est aujourd'hui Antoine Caubet qui se l'approprie avec originalité afin de nous offrir ce drame en trois actes et trois lieux. Sachez-le, en effet, les gradins habituels de la grande salle resteront définitivement vides et délaissés : tout l'espace de l'Aquarium est mis à contribution afin que le spectateur suive les personnages et embarque complètement dans ce grandiose voyage claudélien.

L'union sublime du texte, du corps et de l'espace

Alors que nous venons de nous installer dans le hall du théâtre, les comédiens, non repérables jusqu'alors parmi nous, surgissent soudain pour prendre la parole. Cette femme, ces hommes, habillés comme nous, sont des êtres humains comme nous. Les tables deviennent alors la scène, et le hall est un décor à lui tout seul. Pour le spectateur, ce premier acte peut paraître laborieux, presque pénible, tant l'on se noie peu à peu dans un océan logorrhéique qui semble bien abstrait. Pourtant, les comédiens sont formidablement investis et réalisent une performance complexe en jouant sans aucune convention spatiale. Ils sont tous les quatre excellents, particulièrement méritants. Mais, malgré leur présence au plus près du public, ils ont embarqué sur les mots de Claudel et semblent s'éloigner peu à peu de nous, restés au port. Même si l'attention semble obligée de vaciller, on admire le travail d'Antoine Caubet : en dépouillant sa mise en scène de tout artifice (costumes, décor, lumière), il nous fait assister de façon flagrante à l'union sublime du texte, du corps et de l'espace. Ainsi donc, les spectateurs courageux poursuivent le voyage : ils auront raison, car il s'agit d'un véritable voyage théâtral, très exigeant certes, mais surtout exceptionnel.

Même si cela l'oblige parfois à tordre le texte jusqu'à rendre périlleuse sa compréhension, on ne peut qu'admirer Antoine Caubet d'être allé aussi loin dans son parti pris spatial. Il en est ainsi de l'acte II, qui se déroule dans la grande salle, où le public est sur scène pour entourer de toutes parts l'aire de jeu. Et, à l'intérieur de ce grand cercle, les mots et les gestes sont soudain magnifiés et prennent une force inattendue. Dès le premier déplacement entre les deux salles, une certaine magie opère : ça y est, on a largué les amarres, les comédiens nous tiennent, on ne les lâche plus. La direction d'acteur est d'une précision peu commune. Antoine Caubet n'est plus metteur en scène, il devient sculpteur. Sculpteur de la torsion du désir, sculpteur des corps dans l'espace, nimbés d'un habillage lumineux plein de sobriété et de finesse. Avec très peu d'éléments et beaucoup d'intelligence, il crée tout un monde à chaque fois. Les trois stations de ce chemin de croix ne sont nullement un calvaire. D'un point de vue technique, les déplacements se déroulent parfaitement bien, supervisés par la présence efficace et très discrète du maître des lieux François Rancillac et de son équipe. Le passage entre le deuxième et le troisième acte est particulièrement spectaculaire, on reste bouche bée, les yeux grands ouverts, essayant de tout voir. Pour nous donner l'estocade finale, on nous convie finalement dans la petite salle de l' Aquarium, où certains retrouvent avec un soupir de soulagement leur habituel fauteuil rouge, et, donc, un semblant de repère. On est finalement placés brutalement face à l'inéluctable et au mystère de cette tragédie de l'amour. Cette troisième partie est spécialement dense, poignante, et laisse la place à de magnifiques suspensions du temps. On a l'impression de contempler un tableau de Latour.

Le rôle d'Amalric est interprété par Antoine Caubet. C'est un comédien terrien, plein de fougue et de délicatesse, un mélange physique de Caubère et de Depardieu. Cécile Cholet incarne une Ysé bouleversante, perpétuellement sur le fil, à la fois forte et sensible. Pierre Baux (Mésa) et Victor de Oliveira (de Ciz) n'ont rien à leur envier, et ils sont parfaits dans leur partition complexe. Une mise en scène aussi exigeante ne pouvait reposer que sur des comédiens exceptionnels : Antoine Caubet les a trouvés.

Tout notre scepticisme du début a fondu peu à peu jusqu'à disparaître complètement : on se laisse gagner lentement, mais on finit par être totalement pris. La mise en scène opère un crescendo magistral, dans une évolution grandiose et douloureuse qui nous arrache magnifiquement à l'ordinaire. Cette création est réalisée d'une main de maître. On nous offre Claudel, à nous de plonger dans l'océan d'émotions et de beautés qui nous attend et qui laisse finalement « l'esprit vainqueur dans la transfiguration de midi ».

